

Au cœur du monde, la grâce de Bethléem

Retraite de fraternité 25-10-2025 – Bernadette & Xavier Muller

INTRODUCTION – REVENIR A LA SOURCE

Xavier :

Très chers frères et sœurs, nous voici au début de notre retraite.

C'est toujours un temps fort de notre année communautaire.

C'est le moment où nous retrouvons la joie d'être ensemble, frères et sœurs unis par la même consécration, dispersés aux quatre coins du monde, mais rassemblés par le même amour du Christ.

C'est le moment de raviver notre espérance, notre élan missionnaire, notre désir de brûler toujours davantage pour le Seigneur.

Mais pour cela, c'est d'abord et avant tout l'occasion qui nous est donnée de revenir à la source, pour être renouvelé par le Seigneur.

Bernadette :

Revenir à la source...

C'est simple à dire, mais cela suppose un vrai mouvement du cœur.

C'est simple, parce qu'une source, c'est beau. C'est doux, rafraîchissant, pur, désaltérant. Dans un monde saturé de bruit et de vitesse, qui n'aspire pas à se ressourcer ?

Mais revenir à la source, c'est aussi difficile, car d'une façon ou d'une autre, nous nous en sommes éloignés.

La source, au fil du temps, est devenue fleuve. Le fleuve s'est élargi, il a traversé des obstacles, il s'est chargé du limon de la vie.

Certes, il reste relié à la source, mais il connaît les tourbillons, les rapides, les méandres, les barrages et il se perd parfois dans les marais de nos préoccupations ou de nos lassitudes.

Revenir à la source, c'est donc quitter le fleuve et remonter le courant.

Il faut consentir à se détacher, à laisser de côté nos mille préoccupations, nos habitudes ou notre confort.

Xavier :

Cette démarche n'est donc pas sans résistance intérieure.

Peut-être que certains d'entre nous doutent : *"La source est-elle encore vive ?"*

Que de fois déjà y sommes-nous déjà venus ? Peut-être, avons-nous eu l'impression de boire à sec ?

Mais la source n'est jamais tarie. Elle est là, cachée, prête à jaillir dès qu'un cœur s'ouvre. C'est là que le Seigneur nous attend.

Cette retraite est justement un temps pour cela : pour remonter ensemble à la source, dans la confiance.

Bernadette :

Pour entamer notre marche vers la source, partons de là où nous sommes : sur les berges du fleuve, dans ce monde que nous habitons, avec ses colères, ses espoirs, ses blessures et ses désirs. C'est là, dans le réel, que Dieu vient nous rejoindre.

1. UN MONDE EN CRISE

Xavier :

Si nous considérons le monde à partir des berges du fleuve, on peut tout d'abord être saisi de crainte et d'inquiétudes.

Notre époque est tout sauf un long fleuve tranquille. Partout, le tumulte des eaux se fait entendre. Chaque jour, l'actualité semble réécrire le récit d'un monde inquiet, confronté à bien des angoisses :

- La guerre, que l'on croyait reléguée aux pages de l'histoire, réapparaît en de nombreux endroits du monde.
- La crise écologique met en péril notre maison commune.
- La crise anthropologique et culturelle ébranle la manière dont l'homme se comprend lui-même.
- ...

Inutile d'allonger la liste, nous la connaissons tous, et nous savons que nous vivons collectivement des temps difficiles qui n'épargnent pas l'Église elle-même.

Bernadette :

Si nous parlons de ces crises ce n'est pas seulement parce qu'elles affectent nos contemporains mais parce qu'elles nous touchent et traversent également nos vies personnelles.

Elles entrent dans nos familles, nos communautés, nos cœurs. Elles font naître l'inquiétude, le doute, ou même le découragement.

Combien de jeunes peinent aujourd'hui à fonder un couple, combien de parents peinent à éduquer leurs enfants, à transmettre la foi ?

Comme nous le confiait un jour Chantal Delsol, "nos enfants sont davantage les enfants de leur temps que de leurs parents."

Et c'est vrai : nos enfants, nos contemporains, sont profondément marqués par ces évolutions.

Tout cela a un impact sur notre manière de croire, d'espérer, d'aimer, de vivre.

Xavier :

Où que se pose notre regard, beaucoup ont donc le sentiment que le monde s'effondre et que l'avenir est bien sombre.

Je me rappelle des conférences ou des enseignements que l'on donnait il y a 20 ou 30 ans, dans lesquelles on pouvait passer de longs moments à discuter des enjeux de telles ou telles orientations politiques et de la valeur de la doctrine sociale de l'Église.

Aujourd'hui, on peut avoir le sentiment que le monde a basculé et que de nombreuses choses que l'on cherchait à éviter a fini par arriver.

Beaucoup de nos contemporains vivent ainsi une forme de désenchantement où même la "maison sûre" semble fissurée ?

Certains se demandent : "Où est passée la joie de l'Évangile ?

2. LA TENTATION DE LA PUISSANCE

Alors que faire face à tout cela ?

« Quand les fondations sont ébranlées, que peut faire le juste ? », demande le psalmiste (Ps 11,3). Face à la peur, à l'incertitude, à la perte de repères, à la souffrance, nous cherchons naturellement à reprendre le contrôle.

C'est une réaction presque réflexe : quand tout vacille, il faut tenir, organiser, maîtriser. Regardons encore notre monde contemporain : il reste traversé par une obsession du pilotage, de la performance, du "toujours plus" :

Face à la menace des guerres, nous nous réarmons.

Face à la crise écologique, nous cherchons "sauver la planète" à coups de technologies, de normes, de calculs.

Face aux crises politiques, notre réflexe est de multiplier les dispositifs, les décrets, les règlements.

Bernadette :

Face à la crise du sens, on crée des thérapies de performance spirituelle ou on suit des "coachs de résilience" qui nous font croire que notre volonté est sans limites.

Même dans l'éducation, la logique de la force s'infiltré par la recherche de la performance. Nous voulons certes préparer nos enfants à "réussir" dans un monde difficile, nous voulons qu'ils soient armés, mais au risque d'oublier de leur enseigner la douceur, la gratitude, la confiance.

Xavier :

Bien sûr, beaucoup de ces démarches sont nécessaires. Mais elles révèlent surtout une foi immense dans la maîtrise humaine, comme si l'homme pouvait se sauver lui-même, par ses seuls moyens.

Nous croyons que si nous pensons bien, organisons bien, planifions bien, nous éviterons le tragique et guérirons les crises.

Paul Ricoeur parlait à cet égard du "mythe de la toute-puissance de la raison instrumentale".

Du point de vue philosophique, tout cela découle en effet du même paradigme : celui de l'homme comme centre et mesure de tout.

Vieille tentation de l'humanité, bien sûr, mais singulièrement liée à la Modernité occidentale.

L'homme moderne met sa foi dans sa propre puissance, dans sa volonté, dans sa technique.

Cette foi a certes produit des merveilles : la science, la démocratie, le progrès matériel. Mais elle engendre une fatigue spirituelle immense, car elle exclut la dépendance, la grâce, l'accueil de ce qui est donné.

Nietzsche l'avait pressenti, qui annonçait la mort de Dieu, et avec elle la disparition de tout horizon commun, ajoutant que si Dieu meurt, c'est pour que l'homme devienne surhomme, ç-à-d dieu lui-même.

N'est-ce pas cet homme-dieu, épuisé de devoir tout porter, qui finit aujourd'hui par tomber à genoux — non d'adoration, mais d'épuisement.

Épuisement d'un monde qui a voulu être fort sans Dieu, et qui découvre qu'il ne sait plus recevoir. Ne nous y trompons donc pas : malgré le fait que la crise actuelle n'épargne pas l'Église, ce n'est pas la Chrétienté qui s'effondre. Car elle l'était depuis longtemps.

Ce qui s'effondre sous nos yeux, c'est la Modernité dans sa tentation de vouloir réaliser le paradis sur terre par les seules forces humaines.

Bernadette :

C'est, au fond, la vieille histoire de Babel, réactualisée pour notre temps. Construire toujours plus haut, plus fort, plus vite. Vouloir toucher le ciel par nos propres moyens.

Et plus la tour s'élève, plus la parole se divise, plus nos cœurs s'éloignent les uns des autres. Jusqu'à l'effondrement.

Si nous acceptons de voir les choses de cette façon, on peut considérer que cet effondrementlà, celui de Babel, n'est pas forcément une catastrophe.

Car même si on ne le souhaite pas, en raison des souffrances qu'il engendre, ce temps d'effondrement peut aussi être source de grâce.

Tout d'abord parce qu'il est bon que s'écroule un jour tout ce qui peut être faussé dans nos vies et qui jusque-là nous enfermait dans l'illusion et l'erreur, qu'il s'agisse de nos vies personnelles comme de la vie des peuples.

Ensuite parce que quand les illusions tombent, le réel peut à nouveau parler.

Quand les fausses assurances tombent, Dieu peut à nouveau se faire entendre.

Lorsque tout s'écroule, la source réapparaît.

C'est peut-être cela, la grâce de notre temps : non pas la fin du monde, mais la fin d'un monde qui se croyait autosuffisant.

Xavier :

Et si, en effet, cette crise n'était pas une fin, mais un nouveau commencement ?

Et si, dans la nuit du monde ou de nos épreuves personnelles, Dieu était en train de nous reconduire à la source ?

C'est souvent quand nos forces s'épuisent, quand nos tours s'écroulent, que peut se rouvrir en nous le désir du Sauveur.

C'est ce qui s'est passé à d'autres moments de l'histoire.

Poursuivons donc notre chemin vers la source et allons au-delà de la Modernité pour découvrir comment Dieu a choisi un tout autre chemin que l'illusion prométhéenne pour répondre aux crises du monde.

3. LA CONTEMPLATION DE LA CRECHE ET L'HUMILITE DE DIEU

À l'époque de Jésus déjà, le monde était déjà en crise : la Judée écrasée par Rome, les pauvres accablés, la religion figée dans le légalisme. Beaucoup attendaient un Messie puissant, un libérateur politique.

Mais Dieu n'est pas venu en conquérant : Il est venu dans la fragilité d'un enfant. Au lieu du pouvoir, Il a choisi la paille ; au lieu du trône, une mangeoire ; au lieu d'une armée, quelques bergers ; au lieu d'un palais, une étable ; au lieu de la domination, la proximité.

Dieu a choisi la pauvreté et la fragilité d'un enfant pour sauver le monde.

Bernadette :

Et voici que dans la nuit de Bethléem, un enfant naît.

Dieu a choisi la plus petite place.

Il n'a pas pris la forme d'un roi, mais celle d'un nouveau-né fragile, dépendant d'un oui humain, d'une mère, d'un père, d'un abri précaire.

Pourquoi Jésus est-il vrai Dieu et vrai homme ? Parce que Dieu ne voulait pas rester au loin. Il voulait se rendre touchable, visible, proche.

Il voulait venir habiter notre humanité de l'intérieur, pour nous apprendre à vivre en enfants de Dieu.

"Le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme pour habituer l'homme à recevoir Dieu", disait saint Irénée.

Le mystère de la crèche, c'est cela : le Créateur du ciel et de la terre qui se fait petit assez pour être porté dans des bras humains.

Quelle chance d'avoir un Dieu auquel on peut s'assimiler, à qui on peut ressembler, un Dieu qui entre dans une relation d'affection avec nous.

Quelle chance d'être chrétien, d'aimer un Dieu qui n'est pas un principe, un juge, une manière de penser mais qui, tout au contraire, par le fait de prendre notre humanité va nous rejoindre dans notre quotidien.

PG : « Savoir que l'Amour est une personne, le Très-Haut et le Tout Puissant Seigneur mais aussi le très doux Seigneur qui n'a qu'un désir c'est se communiquer, allumer dans notre âme le feu divin qui consume tout en nous, sauf notre oui dès que nous acceptons de le prononcer. Ah mystère d'amour. Joie sans pareille, feu qui brûle toute tentation brûlante. » (72-M7)

Xavier :

Cette proximité change tout.

Si Dieu agissait par force, nous l'aurions craint, à l'image des Anciens qui craignaient les dieux. Mais parce qu'il a choisi la faiblesse, nous pouvons l'aimer et non plus le craindre.

"Le Christ est venu dans la chair pour être vu, dans l'humilité pour être aimé", disait saint Bernard. La crèche est une révolution de la puissance. Elle révèle le vrai visage de Dieu et, par là même, le vrai visage de l'homme.

Le mot-clé de Noël, c'est l'humilité. Mais il ne s'agit pas d'une vertu morale : il s'agit d'un mouvement divin. Dieu ne fait pas semblant de s'abaisser : il s'abaisse réellement.

C'est la kénose dont parle saint Paul : "Il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur." (Ph 2,7)

Bernadette :

Par cette démarche d'humilité, il nous apprend non seulement à nous ouvrir sur une autre réalité que nous-mêmes mais aussi et surtout à accueillir la grâce.

Sans l'humilité, il n'y a pas de conscience possible d'un quelconque don venant de l'extérieur et donc pas de grâce possible.

Nous verrons au travers des personnages de la bible présents à la naissance de Jésus, qu'ils se laissent saisir par la grâce, justement parce qu'ils sont humbles.

Maurice Zundel définit l'humilité comme "le regard qui détourne de soi et qui se porte vers l'autre".

Cette humilité n'est pas faiblesse, elle est la forme même de l'amour.

Dieu se rend petit pour que nous n'ayons plus peur de lui. Il se rend pauvre pour que nous ne soyons plus honteux de notre pauvreté. Il se rend vulnérable pour que nous osions lui confier nos blessures.

Xavier :

La philosophie a souvent cherché Dieu dans la hauteur : Platon parlait du Bien suprême, Aristote du Premier moteur immobile, Spinoza d'une substance infinie.

Mais aucune de ces figures ne peut imaginer un Dieu qui s'abaisse.

Et pourtant, la raison humaine peut s'émerveiller de ce paradoxe. Car si Dieu est vraiment Dieu, il n'a rien à prouver : il peut se permettre d'être petit. La toute-puissance de Dieu s'exprime donc non pas dans la domination, mais dans la liberté de s'abaisser.

Bethléem, c'est cela : l'infini qui consent à la limite.

Et dans ce consentement, la limite devient transparente à la lumière.

Bernadette :

Entrons maintenant dans la contemplation de la crèche.

Contempler, ce n'est pas "regarder pour savoir", mais "regarder pour aimer". C'est se laisser atteindre par le mystère, sans chercher à le comprendre.

La contemplation, disait Simone Weil, c'est "regarder avec attention jusqu'à être transformé par ce qu'on regarde."

Dans la crèche, il n'y a rien d'extraordinaire : un peu de paille, des animaux, un couple jeune et fatigué, un bébé.

Mais c'est précisément là que Dieu se cache. L'ordinaire devient signe, sacrement.

Cette logique traverse d'ailleurs toute l'Écriture :

- le buisson ardent, est un simple buisson qui devient signe de la Présence de Dieu;
- le pain du désert devient signe du don de Dieu ;
- la croix devient arbre de vie.

Xavier :

Dieu se cache toujours dans ce qui paraît petit. La contemplation est cette capacité à voir Dieu dans l'ordinaire et ce qui ne brille pas.

Les grands mystiques ont tous vécu cette expérience :

- François d'Assise embrasse le lépreux et découvre le Christ ;
- Thérèse de Lisieux découvre la « petite voie » ;
- Charles de Foucauld choisit le désert, la pauvreté et le silence.

Tous ont appris de la crèche à adorer un Dieu caché. Un Dieu qui ne se donne pas dans l'évidence, mais dans la discrétion.

Nous vivons dans une culture saturée d'images : tout doit être immédiatement visible, instantané, performant. La crèche nous réapprend le regard lent, patient, aimant, le regard du cœur et non le seul regard des yeux.

Bernadette :

La contemplation de la crèche change notre manière de prier.

Jusqu'alors, les Anciens priaient des dieux de majesté, de distance, de loi.

A Bethléem, Dieu devient proche, accessible, humain.

Il ne s'agit plus de monter jusqu'à Lui, mais de L'accueillir qui descend.

La prière chrétienne commence ici : dans le consentement.

Non pas d'abord "que puis-je faire pour Toi, Seigneur ?", mais "que veux-Tu faire en moi ?"

Non pas "donne-moi des signes de ta force", mais "fais-moi entrer dans ton humilité."

Contempler la crèche, c'est apprendre à prier non pas "vers le haut", mais "vers le cœur". C'est une prière d'accueil, d'écoute, de présence.

La crèche n'est donc pas seulement un événement de l'histoire ; c'est un lieu intérieur.

Bethléem, c'est aussi le point le plus fragile de mon existence : là où j'ai faim, où j'ai froid, où j'ai peur, où j'ai besoin d'amour. C'est là que Dieu veut naître.

Xavier :

Trop souvent, nous cherchons Dieu dans les sommets de nos réussites spirituelles (Babel) ; mais Lui se trouve dans les grottes de nos pauvretés (Bethléem). Il ne nous demande de Lui ouvrir ce lieu pauvre.

Contempler la crèche, c'est donc laisser Dieu rejoindre nos fragilités. C'est reconnaître qu'il n'y a rien d'indigne de Dieu dans ma vie. Rien de trop petit, rien de trop banal. Il n'est pas le Dieu des réussites, mais celui de la présence en toutes choses.

Bernadette :

Portons maintenant nos regards sur ceux qui entourent le nouveau-né : ils nous disent quelque chose de l'attitude à avoir devant ce mystère.

Marie

Marie est celle qui accueille.

Il n'y a pas de place à l'hôtel, elle accouche de Jésus là où elle peut et l'enveloppe dans des langes et le met dans une mangeoire.

On peut imaginer la perplexité de Marie à qui l'ange avait annoncé qu'elle enfantera un fils, qui règnera sur la maison de Jacob pour les siècles de siècles et son règne n'aura pas de fin « sera appelé Fils du Très-Haut. Le seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, » Lc1 ; 31-34. Moi, à sa place, j'aurai rôlé !

Mais elle, non, elle « enfanta son premier-né, l'enveloppa dans des langes et le coucha dans une crèche, parce qu'ils manquaient de place dans la salle (Lc 2, 7).

Elle a accepté d'entrer dans la confiance lors de l'Annonciation, elle s'est laissée travailler par la Grâce.

L'attitude de Marie est de rester dans l'intériorité ; elle continue à méditer sur ce mystère de Dieu ("Quant à Marie, elle conservait avec soin toute ces choses, les méditant dans son cœur " Lc 2, 19).

Elle intègre les événements en elle; elle prend le temps de chercher ce que cela signifie pour elle ("avec soin").

Et nous ? Que faisons-nous des paroles reçues du Seigneur ? Les notons-nous ? et puis qu'en faisons-nous ? A quoi servent nos carnets à paroles ? les relisons-nous pour faire mémoire des cadeaux reçus, pour relire notre histoire sainte ? pour rendre grâce ? Pour comprendre la volonté de Dieu ? Pour entrer dans la volonté de Dieu ? Nous laissons-nous faire par les paroles reçues ?

Quelle chance d'avoir Marie, comme mère, qui nous montre le chemin, qui ouvre la voie vers le Ciel.

Xavier :

PG : " un point très important, souligne Pierre, c'est d'avoir une mère...Une mère ; c'est la mère de l'Emmanuel et, c'est très important. Alors, avec Marie, ça va tout seul" (76-E11) Marie qui porte Jésus porte aussi la communauté de l'Emmanuel.

Bernadette :

Marie nous apprend que la foi n'est pas d'abord une question de savoir, mais de disponibilité, de confiance, ou que la foi dépasse le savoir.

J'aime bien l'image que nous a donnée un jour notre frère Alain Dumont : je sais que le tabac nuit à la santé, mais est-ce que je le crois ?

La foi ce n'est pas seulement de connaître Dieu, c'est croire qu'il peut tout et qu'il est le seul salut de ma vie et du monde, au-delà de ce que je peux comprendre.

Bernadette :

Joseph

Les peintres représentent tjs Joseph de façon humble (vêtements simples, sans trop de couleur). On sait qu'il est là mais il n'est pas le personnage central de la scène de la nativité, et pour cause c'est Jésus !

Joseph nous enseigne la foi silencieuse. Il ne parle pas, mais il agit selon la parole reçue. Il se laisse déplacer, déranger, guider dans la nuit.

Quand tout semble obscur, il choisit d'obéir à Dieu plutôt qu'à la peur. C'est un homme juste, non parce qu'il maîtrise, mais parce qu'il fait confiance.

Dans sa pauvreté, dans ses doutes même, il devient le gardien de la Vie. Et sa fidélité discrète fait de lui un signe de la fidélité de Dieu.

Il accepte donc d'être l'instrument de Dieu qui va permettre la venue du Sauveur.

Dans la crèche, il laisse toute la place à Jésus, se tenant en silence auprès de Marie. Il continue à goûter à cette proximité avec le Seigneur en contemplant Jésus.

Sa "docilité" ne peut avoir lieu que parce qu'il a accueilli la grâce d'être le père terrestre de Jésus. Il y a vraiment quelque chose de beau dans cette humilité, cette simplicité.

Xavier :

Joseph est l'homme du silence et du service.

À travers lui, Dieu nous apprend que la vraie force n'est pas tant dans la parole que dans la fidélité humble.

J'ai été frappé un jour par l'enseignement d'un de nos frères psychologue qui expliquait qu'il valait mieux pour un enfant un parent médiocre mais constant qu'un parent généralement exceptionnel, mais inconstant, avec des moments d'absence, de colère, de silence.

D'une certaine façon, c'était consolant de ne pas se culpabiliser de sa médiocrité et ses limites, mais l'importance la constance fut une leçon pour moi.

Vous avez donc compris : Joseph n'était pas médiocre, mais au contraire exceptionnel par sa constance et sa fidélité, ce qui se révèle le plus important pour un enfant.

Bernadette :

La pauvreté de la crèche

Personne ne veut de Marie et de Joseph lorsque Marie est sur le point d'accoucher.

Il n'y a pas de place pour eux à l'auberge. Et c'est dans une étable qu'ils accueillent le Fils de Dieu.

Pas de décorum, pas de tapis rouge, pas de fanfare (en tous cas pas sur la terre), pas d'événement, comme diraient nos étudiants.

Pourtant on voit tellement de joie dans la crèche : sourires des bergers et de Marie et Joseph, gestes de douceur des uns et des autres.

Les plus beaux cadeaux viennent de ce que nous sommes, pas de ce que nous avons.

C'est une réelle invitation à donner simplement ce que nous sommes, nos pauvres réussites mais aussi nos échecs, pour tout ramener à Dieu.

Et ne pas attendre d'être des saints pour donner ce que nous sommes, sinon l'eau va sans doute passer sous les ponts.

Méfions-nous de la fausse humilité (je n'en suis pas capable, ce n'est pas pour moi).

PG : "Il y a vraiment une grâce de l'Emmanuel. il faut la recevoir dans la foi. C'est vraiment cette grâce de l'Emmanuel, de celui qui naît dans cette crèche, tout petit, si humble. Vraiment il nous demande de nous dépouiller de tout, d'être dans cette pauvreté. C'est cela qu'il nous demande (...) . (76-E11)

La pauvreté de la crèche n'est donc pas un accident : elle fait partie du message même de Noël. Dieu choisit de venir là où il n'y a pas de place, pour ouvrir un espace nouveau dans nos cœurs trop pleins.

Xavier :

Ce lieu où il n'y a pas de place : n'est-ce pas précisément une manière de désigner le monde en crise qui est le nôtre, ce monde qui se débat pour se sauver par lui-même et qui ne veut guère laisser de place à Dieu ?

Or, c'est au cœur de ce lieu même que Dieu choisit de naître, à Bethléem, qui signifie "maison du pain", car dans cette pauvreté, c'est déjà le pain de vie qui nous est offert.

Le Christ naît dans un lieu dépouillé, comme il mourra sur une croix nue. La crèche, c'est le lieu du dépouillement. Rien n'y brille, sauf l'amour. C'est là que Dieu se donne.

Bernadette :

Les bergers

Ce sont des hommes simples, méprisés parfois, qui sont pourtant les premiers appelés.

C'est à eux que les anges annoncent la nouvelle. Ils se lèvent aussitôt et se mettent en marche. Ils ne discutent pas, ils ne calculent pas, ils ne font pas d'analyse coût/bénéfices. Ils se laissent rejoindre et disent oui, a priori, donnant la priorité à l'invitation qui leur est faite.

Je suis édifiée par le oui de certains frères, qui répondent à mes sollicitations, sans se soucier en premier lieu de la façon dont les choses vont se passer.

L'essentiel pour eux est de dire oui et ils voient par la suite comment mettre cela en pratique.

Qu'est-ce que cela fait du bien de sentir des frères brûler ainsi, cela me donne envie de me donner encore plus. Sans qu'ils le sachent, leur oui fait grandir mes oui.

Et j'apprends à changer ma façon de voir les choses. Car je suis plutôt de nature craintive, à voir d'abord ce qui ne va pas aller si je dis oui plutôt que de dire oui et de voir après comment mettre en place.

Donc, Merci à vous, les frères qui m'apprenez à entrer dans la Providence et la volonté de Dieu.

Xavier :

Les bergers nous rappellent aussi que la foi est d'abord un mouvement du cœur. Ils ne comprennent pas tout, mais ils se laissent toucher. La vraie contemplation ne commence pas dans la tête, mais dans le regard émerveillé devant ce qui se présente.

"L'étonnement émerveillé devant la beauté du monde est le commencement de la sagesse", disait déjà Aristote.

Mais ici, l'étonnement devient adoration, car il ne découvre pas seulement le mystère du monde, mais le mystère de Dieu lui-même.

D'autre part, les bergers se déplacent ensemble : "Allons jusqu'à Bethléem", se disent-ils.

Un de nos anciens archevêques avait coutume de dire qu'un chrétien seul est en danger de mort. Nous avons besoin des frères pour nous aider à agir.

Bernadette :

Un des trésors de la communauté est la prière des frères, si simple et en même temps si porteuse. En demandant la prière des frères, nous acceptons que Dieu passe par des humains, qui se laissent à leur tour "faire" par le Seigneur.

Quelle belle humilité des uns et des autres, de celui pour qui on prie et qui attend tout de ses frères et sœurs et de ceux qui, tout humblement, acceptent d'être les instruments du Seigneur, d'être des passeurs de lumière.

Cela demande bcp d'humilité à celui qui demande la prière des frères car c'est reconnaître qu'on est tout petit, qu'on a besoin des autres mais quelles grâces d'être entourés de frères et sœurs bienveillants, bénissants, qui nous montrent concrètement que nous comptons aux yeux de Dieu(et des leurs aussi).

Alors combien de fois ai-je demander la prière des frères l'année écoulée ? Qu'ai-je fait des paroles/images reçues ? Quand ai-je aussi proposé la prière des frères à un frère/une sœur qui semblait un peu à la dérive, fatigué, découragé ? Cela demande aussi de l'humilité car on prend le risque de se faire rembarrier mais peu importe qu'il y ait prière ou non, ce qui compte c'est d'avoir pris soin de du frère/de la sœur.

Xavier :

PG : "il faut vraiment que tous ensemble on se porte les uns les autres et qu'on ait confiance dans la grâce de la Communauté parce que, vraiment, tout seul, on ne s'en sort pas, mais tous ensemble on tint : c'est vraiment "Emmanuel, Dieu avec nous" (79-E41)

Bernadette :

"Un frère appuyé sur un autre est une citadelle imprenable" (Prov.18,19).

Les bergers sont des hommes, comme nous, avec des doutes, des calculs de rentabilité en tête (perte de temps ? je fais ou je ne fais ?), la crainte d'être jugés par les autres.

Ils vont voir puis racontent à tous la bonne nouvelle.

Nous avons besoin d'être édifié par nos nos frères.

Peut-être que moi je ne vois pas la présence du Seigneur dans ma vie, mais mon frère/ma sœur l'a vue.

Alors au milieu de mes doutes, de mes craintes, je peux poser un acte de foi. "Là Seigneur, je ne te vois pas mais je sais que tu es là. C'est le cœur de nos maisonnées.

Xavier :

PG : " dans un monde à contre-courant, on s'effiloche continuellement. Tandis que quand on est dans la Communauté, on s'encourage mutuellement : "aujourd'hui tu es fatigué, mais moi je vais te soutenir

un peu". Et le lendemain, c'est lui qui est fatigué et vous le soutenez aussi. Et petit à petit, nous arrivons ensemble. C'est une grande joie parce que nous savons que le Seigneur a fait la communauté pour nous aider, pour nous permettre de tenir le coup, et puis d'être dans l'espérance et dans la joie (80*E45)

Bernadette :

Voilà les bergers qui arrivent à la crèche. Ils s'agenouillent devant Jésus. Comme nous pouvons le faire devant le corps du Christ à la messe ou devant le Saint-Sacrement, mais aussi devant un plus petit qui a besoin de nous.

C'est une démarche d'humilité devant celui qui, bien qu'étant Dieu, a pris notre humanité, s'est fait tout petit.

Les bergers s'agenouillent donc devant Jésus et offrent ce qu'ils ont, à savoir leur émerveillement, un peu de chaleur, leur présence, sans trop réfléchir.

Ils ne se compliquent pas la vie, ne se disent pas : "On n'a rien à offrir, ce n'est donc pas possible d'y aller". Ils offrent leur simple présence qui peut changer beaucoup de choses.

Rien que donner du temps peut changer la vie de notre prochain, à l'exemple d'un couple de frère et sœur qui allaient visiter une vieille cousine hospitalisée et qui aurait demandé l'euthanasie sans ces visites.

Quel cadeau faire aujourd'hui à celui que je rencontre ? Offrir un sourire, un geste de douceur, du temps ?

Les Mages

Xavier :

Tournons-nous maintenant vers les mages.

Eux, ils viennent de loin. Ils ne connaissent pas les Écritures, mais ils ont vu une lumière.

Ils représentent tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité.

Ils suivent une étoile — un signe fragile, incertain, mais suffisant.

Et leur chemin les conduit, non vers un palais, à Jérusalem où ils font une première escale, mais vers l'étable de Bethléem.

En voyant l'enfant, ils tombent à genoux. Ils offrent l'or, le métal précieux des rois, l'encens, qui honorait les dieux, et la myrrhe, qui annonce la passion.

Dans la pauvreté de la crèche les mages ne se sont pas trompés : ils ont reconnu le roi de l'univers. Devant la crèche, tout se transforme : les riches deviennent adorateurs, les pauvres deviennent messagers, les humbles deviennent témoins.

C'est un monde nouveau qui commence, qui n'est pas fondé sur la force, la puissance, la royauté, le prestige, la richesse, mais sur l'humilité, l'accueil, la contemplation, la communion...

Bref, ce monde que nous pouvons nous-même découvrir en communauté !

Bernadette :

Chaque figure de la crèche nous dit quelque chose de la proximité de Dieu.

Dieu se rend proche de Marie par la confiance, de Joseph par la fidélité, des bergers par la joie, des mages par la recherche et l'accueil de la vérité.

À chacun, il se donne sous une forme différente, mais toujours avec le même cœur : un cœur humble et doux.

Xavier :

C'est donc cela, le grand retournement de Noël.

Dieu vient habiter le monde, non dans les hauteurs du pouvoir, mais dans la profondeur de l'amour.

À la prétention de Babel, il répond par Bethléem. À la logique de la force, il oppose celle de l'humilité.

Cette contemplation de la crèche n'est donc pas un simple regard attendri.

C'est une invitation à la conversion : à accueillir en nous la logique de Dieu, à consentir à notre propre vulnérabilité.

Poursuivons donc notre chemin : à Bethléem, la façon d'agir de Dieu se révèle tellement différente de la nôtre. A quelle conversion nous appelle-t-elle donc en nos temps troublés ?

4. LA CONVERSION DU REGARD : ACCUEILLIR SA VULNERABILITE

Bernadette :

La contemplation de la crèche ne s'arrête pas à la beauté du mystère.

Elle appelle une conversion intérieure.

Celui qui contemple un Dieu vulnérable ne peut plus se regarder comme avant.

Devant cet enfant désarmé, nous sommes invités à déposer nos masques, nos défenses, nos certitudes.

La crèche devient miroir : elle me révèle ma propre pauvreté, non plus comme une honte, mais comme un lieu de rencontre.

Car ce qui nous éloigne de Dieu, ce n'est pas notre misère, c'est notre volonté d'en sortir seul. Or "Ce qui plaît à Dieu, disait la petite Thérèse, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté."

En contemplant la crèche, l'humilité de Dieu devient une école de prière : apprendre à ne pas avoir réponse à tout, apprendre à prier sans réussir, apprendre à se tenir simplement présent, offert.

Notre prière se purifie pour reconnaître dans la faiblesse, la force de Dieu ; dans la pauvreté, la fécondité ; dans le silence, la vraie parole.

Face à la crèche, Dieu me dit : "Cesse de vouloir être grand. Laisse-toi aimer là où tu es petit."

Xavier :

Cette conversion est exigeante pour nous et jamais achevée.

Voilà que pour l'homme moderne qui se pense comme centre, mesure et maître de toute chose, Dieu, à Noël, déplace le centre.

Et Il le met dans une étable, dans un enfant qui ne parle pas, dans la dépendance absolue de l'amour.

Voilà le vrai cœur du retournement spirituel vers lequel nous pouvons aider notre monde à avancer : c'est le renversement de la logique de la technique (où l'homme produit et maîtrise) vers la logique du don et du consentement (où l'homme accueille et reçoit).

Cette conversion du regard rejoint l'anthropologie du "recevoir", chère à notre frère Pascal Ide.

L'homme moderne se pense comme un sujet autonome, maître de soi, producteur de sens.

La révélation chrétienne nous apprend que l'être humain est d'abord un être reçu.

Je ne me fais pas exister : je suis appelé, voulu, aimé.

Mon existence est un don, non une conquête.

"Je ne suis pas maître de mon commencement", disait Ricoeur.

Je ne me suis pas fait moi-même.

Mais la contemplation de la crèche va plus loin encore : non seulement je ne suis pas mon origine, mais je suis appelé à redevenir enfant — à me recevoir sans cesse de Dieu.

Car "Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume." (Mt 18,3)

Devenir enfant, ce n'est pas régresser : c'est retrouver la vérité de la dépendance aimante, savoir que tout vient du Père et retourner tout au Père.

Ce que Balthasar résumait en disant que "Tout dans le christianisme est grâce : il faut d'abord se laisser aimer pour pouvoir aimer en retour."

Redevenir enfant : voilà donc le grand retournement et la grande conversion que la crèche indique à l'homme moderne.

C'est ce retournement que Marie avait déjà chanté dans le Magnificat, avant même de le voir s'accomplir.

Bernadette :

"Mon âme exalte le Seigneur, mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur. Il s'est penché sur son humble servante..."

Le Magnificat, c'est le cri de joie de celle qui a compris comment Dieu agit.

Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles, il comble les affamés, il renvoie les riches les mains vides.

C'est le chant du monde à l'envers... ou plutôt du monde remis à l'endroit, selon la logique du Royaume.

Dieu ne fait pas les choses "comme nous". Il ne prend pas les plus forts, il choisit les plus petits. Il ne vient pas dans la lumière des projecteurs, mais dans la clarté d'une étoile qui brille dans la nuit.

C'est ainsi que la crèche devient une école de sainteté.

Elle nous apprend que la vulnérabilité n'est pas une honte, mais le lieu où Dieu se donne.

Nous passons notre temps à vouloir être forts, efficaces, performants.

L'Évangile nous invite à consentir à être aimés tels que nous sommes.

Le mot "vulnérable" vient du latin *vulnus*, la blessure.

Être vulnérable, c'est être blessable, donc accessible.

Autrement dit, la vulnérabilité est la condition même de la relation.

Dieu, à la crèche, se rend vulnérable : il se met à la merci de nos bras, de notre accueil, de notre refus.

Et c'est ainsi qu'il nous sauve.

D'ailleurs, dans la Bible, Dieu rejoint toujours l'homme dans sa blessure : Adam et Ève, après leur faute, sont revêtus d'un vêtement de peau, signe de tendresse ; Jacob reçoit la bénédiction alors qu'il boite ; Pierre pleure son reniement et devient pasteur du troupeau.

Chaque fois, la blessure devient lieu de visitation.

Regarder la crèche, c'est se laisser regarder par ce Dieu qui n'attend rien d'autre que notre accueil. C'est accepter d'être aimé là où nous pensions ne pas le mériter.

Saint François de Sales le disait magnifiquement :

“L'humilité ne consiste pas à se mépriser, mais à se reconnaître tel qu'on est devant Dieu.”

Xavier :

Reprenons le contraste avec notre époque.

Le monde cherche la grandeur : Dieu choisit la petitesse.

Le monde veut la visibilité : Dieu se cache.

Le monde valorise la performance : Dieu se rend dépendant.

Le monde exalte l'autonomie : Dieu s'abandonne.

Ce choix de Dieu est le renversement radical des logiques humaines.

Devant l'enfant de Bethléem, tombent nos illusions de maîtrise.

La crèche met à nu la folie du monde moderne : vouloir être “comme Dieu” sans Dieu.

Dieu, au contraire se fait homme pour sauver le monde non par la contrainte, mais par la douceur. Et cette douceur est plus forte que toutes les forces ou, comme le disait Benoît XVI : “La douceur de Dieu est plus puissante que la puissance des hommes.”

5. AGIR DANS LE MONDE A LA MANIERE DU CHRIST

« Mon Royaume n'est pas de ce monde. » (Jn 18,36)

Bernadette :

Quelles conclusions pratiques pouvons-nous maintenant tirer de ceci si nous voulons revenir à nos vies et aux défis du monde que nous avons évoqués tout à l'heure ?

- Nous sommes partis du fleuve de nos vies et de l'histoire pour poser un regard sans complaisance sur la situation dans laquelle nous vivons ;
- en remontant le long des berges pour marcher vers la source, nous avons pris conscience de notre tentation, à la fois universelle et typiquement moderne, de vouloir résoudre les crises en nous appuyant sur nos seules forces humaines ;
- en poursuivant notre route vers la source, nous avons découvert comment Dieu Lui-même a pris un tout autre chemin pour venir à nous et nous demande de le suivre sur cet autre chemin.

Comment alors répondre à cet appel ?

Comment suivre cet autre chemin que la crèche nous indique pour vivre la grâce de l'Incarnation dans le monde présent et les crises que nous connaissons ?

Voici 2 moyens, qui se tiennent comme les 2 faces d'une pièce de monnaie.

Xavier :

Le premier moyen consiste à imiter la façon d'agir du Christ, en nous détachant résolument de la façon d'agir du monde.

Pour cela, acceptons de lâcher prise sur les événements qui nous dépassent.

Cessons de nous en culpabiliser ou de nous laisser enfermer dans une mauvaise conscience qui est mauvaise conseillère.

Ne nous laissons donc pas voler la joie de l'Évangile ! Mais découvrons comment la façon d'agir du Christ nous permet de développer une nouvelle manière d'agir dans ce monde en temps de crise.

Bernadette :

Prenons une image pour illustrer cela.

Vous connaissez certainement la distinction faite par les philosophes stoïciens entre zone de préoccupations et zone d'influence.

Nous avons chacun une zone de préoccupations dans laquelle se situent nos inquiétudes, nos tourments, nos épreuves... Ce sont épreuves personnelles ou les crises dont nous avons parlé précédemment.

Nous devons malheureusement constater que sur beaucoup de ces préoccupations, nous n'avons guère de prise.

Notre zone d'influence, par contre concerne ce sur quoi nous avons prise. Elle est donc bien plus petite que notre zone de préoccupation.

Le malheur de beaucoup, disait Épictète, c'est que nous nous occupons davantage de ce qui nous préoccupe que de ce sur quoi nous avons prise. Ce qui est une façon d'agir stérile, car nous nous tourmentons et nous agitions en vain.

Tout l'art de vivre stoïcien consiste donc à concentrer son énergie sur ce qui dépend de soi et à accueillir le reste avec sérénité.

Xavier :

Appliquons cette image à notre propos.

Peut-elle convenir à l'agir chrétien auquel nous sommes appelés ?

A vrai dire, pas tout à fait. Car la sagesse stoïcienne visait à préserver la paix intérieure en conduisant au détachement du monde.

Or, nous ne sommes pas appelés à la fuite du monde, ni à l'indifférence à la souffrance humaine, comme le pensait Rousseau.

L'Incarnation de Jésus nous montre exactement l'inverse : Dieu ne s'est pas contenté de parler au monde, Il y a pris chair, Il a pris sur Lui notre condition et nos souffrances.

Mais la distinction stoïcienne a été redécouverte et enrichie au 20e s. par la psychologie humaniste et Steven Covey, coach américain, lui a ajouté une dimension dynamique : si l'on agit avec constance dans sa zone d'influence, celle-ci s'agrandit.

Il ne s'agit donc plus de se couper du monde, mais plutôt de découvrir que le secret de la personne proactive consiste à concentrer son énergie sur sa “zone d’influence”, au lieu de gaspiller son temps dans sa “zone de préoccupation”.

Or, n'est-ce pas très exactement ce que le Christ a accepté de faire par l'Incarnation ? N'est-ce pas la façon dont il s'est lui-même situé par rapport aux crises de son temps pour nous apporter non pas une solution, mais bien plus que cela : le salut.

Nous l'avons dit, une bonne part des crises dont nous parlons existaient déjà à leur façon à l'époque de Jésus.

L'Empire romain semblait invincible, il imposait au monde sa dictature de fer, son culte du pouvoir, la saturation du plaisir, la perte du sens moral, la pauvreté des masses. C'est dans ce monde déjà en déclin que Dieu a choisi de venir.

Mais lit-on dans l'évangile que Jésus se soit exprimé au sujet de l'occupation de la Palestine, au sujet de la guerre ou de l'esclavage ?

Il s'y est pris tout autrement. Non par le haut, mais de l'intérieur.

Barnedette :

Par l'Incarnation comme dans l'accomplissement de sa mission, le Christ a accepté de limiter la puissance divine infinie qui est la sienne à la minuscule zone d'influence d'un être humain.

C'est ce que nous avons contemplé dans la crèche.

Et pendant toute sa vie terrestre, durant laquelle Jésus n'a pas fait semblant d'être homme, il est resté limité dans la zone d'influence de son humanité.

Lui, dont la puissance était infinie, n'a renversé aucun pouvoir ni exercé aucune royauté. Il est au contraire allé jusqu'au bout de l'abaissement, en suivant le même chemin d'humilité qui le conduirait de la crèche à la croix.

C'est là, dans cet abaissement, que s'accomplit ce que nul œil n'avait vu, ce que nulle oreille n'avait entendu, ce qui n'était pas venu à l'esprit de l'homme : c'est dans l'humilité de cette vie terrestre incandescente que Jésus fait advenir le Royaume de Dieu qui nous est désormais donné, et qui a transfiguré l'histoire en étendant la zone d'influence terrestre de Jésus à la plénitude de sa divinité.

Xavier :

Ce renversement, qui est folie aux yeux des hommes, est aussi celui dont témoigne la vie des saints.

Ce n'est pas en cherchant à étendre leur pouvoir ou leurs préoccupations, mais en accueillant le Royaume de Dieu dans la zone d'influence qui est la leur qu'ils parviennent à irradier l'amour de Dieu bien au-delà de cette zone.

Jésus nous a ainsi montré comment être pleinement présents au monde sans nous laisser absorber par lui.

Être « dans le monde sans être du monde », c'est en effet tenir ensemble deux fidélités :

- la fidélité à nos contemporains, à nos frères et sœurs en humanité, que nous voulons servir de notre mieux ;
- mais avant tout la fidélité au Royaume de Dieu, qui définit notre façon d'agir.

Si nous acceptons ce lâcher prise pour suivre Jésus sur ce chemin d'humilité, alors nous découvrons une liberté de cœur et une joie renouvelées, et nous pouvons entrer dans l'émerveillement de la crèche, second moyen d'accueillir la grâce de l'Incarnation.

6. L'ÉMERVEILLEMENT ET LA COMMUNION : UNE PRESENCE RENOUVELEE AU MONDE

Bernadette

« Les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu.
» (Lc 2,20)

À la fin du récit de la Nativité, les bergers repartent « glorifiant et louant Dieu ».

Rien n'a changé autour d'eux : Bethléem demeure un village obscur, Hérode est toujours roi, Rome domine toujours le monde.

Mais quelque chose s'est déplacé en eux.

Ils ont vu la gloire de Dieu se révéler dans la pauvreté d'un enfant, et leur regard s'en trouve transfiguré.

Leur joie n'est pas un enthousiasme passager ; elle est le signe d'un allègement intérieur, fruit d'une confiance nouvelle.

Car celui qui a vu Dieu se faire petit ne peut plus vivre dans la crispation de la maîtrise.

Les bergers découvrent que le salut ne dépend pas d'eux : Dieu agit.

A l'image des bergers, nous sommes invités à entrer dans la jubilation à chanter la gloire de Dieu, avec tout ce que nous sommes.

Créés à l'image de Dieu, nous avons la chance d'avoir un corps que nous pouvons utiliser pour le louer.

La louange est un moment privilégié où l'être humain exprime à Dieu son amour par la voix, le corps, les gestes et la danse. En engageant tout notre être, nous rendons grâce pour le corps, la vie et les talents reçus — qu'il s'agisse du chant, de l'accueil, de la consolation ou du discernement.

Elle a une force transformante : elle nous détourne de nous-mêmes pour tourner notre regard vers Dieu et le Ciel. Elle change notre manière de vivre la journée et donne sens à nos actions.

La louange est aussi gratitude, car elle ouvre les yeux sur la bonté, la miséricorde et la patience de Dieu, qui fait surgir le bien du mal et nous donne une espérance vivante.

Tout comme Sainte Thérèse l'exprimait en disant que "tout est grâce", la louange nous apprend à reconnaître la présence de Dieu dans chaque instant de notre vie, dans les combats comme dans les joies.

Quelle chance de pouvoir commencer ma journée au Foyer en louant. Je me mets en connexion avec le Ciel dès le début de la journée. Un jour que j'étais découragée par des choses matérielles concernant le Foyer, notre aumônier m'a dit "Bernadette, n'oublie pas que tu travailles pour le Ciel". Et cette petite phrase a changé mon regard sur les choses.

Xavier :

C'est exactement le mouvement auquel sommes invités.

Nous avons vu comment le Christ nous libère de la tentation moderne de la toute-puissance : vouloir tout comprendre, tout contrôler, tout réparer par nous-mêmes.

À l'inverse, suivre Jésus, c'est entrer dans ce réalisme humble qu'Il nous enseigne : agir là où nous pouvons, dans notre zone d'influence, en confiant le reste à la Providence.

Celui qui agit ainsi ne se retire pas du monde ; il y demeure, mais avec un cœur libre.

Et cette liberté est la source même de la joie : non pas la joie de celui qui réussit, mais de celui qui se sait déjà sauvé.

Le Royaume n'est pas à construire : il est déjà à l'œuvre, silencieux et discret.

Tout l'enjeu, au début de cette retraite source, consiste donc à passer de la volonté de faire à la capacité d'accueillir.

Ce mouvement intérieur est une conversion à reprendre sans cesse.

À la tentation de l'esprit prométhéen, qui veut arracher le feu du ciel, Jésus appelle à l'ouverture à la grâce.

A recherchez le Royaume qui est déjà là, non à vouloir le bâtir par nous-mêmes.

C'est alors seulement que le reste peut nous être donné de surcroît.

Bernadette :

Cette ouverture transforme notre prière.

Elle n'est plus d'abord une demande, mais une louange confiante.

Elle s'accorde au chant des bergers et au Magnificat de Marie : la reconnaissance précède la demande, la gratitude l'emporte sur l'inquiétude.

Cette prière renouvelée peut aussi faire naître une manière nouvelle d'habiter le monde.

Car celui qui se sait sauvé n'a plus besoin d'imposer sa force : il peut devenir présence.

La louange ouvre à la communion ; la confiance engendre plus de douceur.

Peu à peu, la joie de Dieu devient notre joie : celle d'un monde déjà visité, déjà réconcilié. Nous comprenons alors que la foi n'est pas fuite du réel, mais transfiguration du réel.

CONCLUSION – ENTRER DANS LA RETRAITE D'UN CŒUR CONFiant

Xavier :

Frères et sœurs, c'est dans cette disposition que nous sommes invités à entrer dans la retraite.

Non comme des hommes et des femmes chargés de porter le monde, mais comme des disciples confiants, qui se laissent rejoindre et renouveler.

Comme les bergers, déposons nos préoccupations au seuil de la crèche.

Recevons la joie d'un salut déjà donné, du Royaume déjà là, de Dieu toujours présent.

Puissions-nous vivre cette retraite dans la gratitude et la légèreté du cœur, en laissant la grâce agir davantage que nos efforts, et en retrouvant la simplicité du Magnificat.

Bernadette :

Nous vous proposons de terminer ensemble en chantant le Magnificat.